Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 51 (1997)

Heft: 3

Artikel: Lu Xun: l'homme de lettres : son œuvre et l'édition de ses écrits

Autor: Findeisen, Raoul David

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-147339

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LU XUN: L'HOMME DE LETTRES
SON ŒUVRE ET L'ÉDITION DE SES ÉCRITS
À l'occasion du 60e anniversaire de sa mort le 19 octobre 1996[1]

Raoul David Findeisen, Zurich

1. Un regard en-arrière

Quand l'écrivain chinois Lu Xun quitta ce monde le 19 octobre 1936 à 5 heures 25 du matin, dans son appartement au no 9 de la résidence 'Nouveau Village du Continent', située au secteur Nord de la rue du Sichuan, à Shanghai, où il vivait depuis trois ans, avec son ancienne étudiante de Pékin, Xu Guangping 許廣平 (1898-1968) et leur fils Zhou Haiying 周海嬰 (1929-), la Chine avait déjà subi quelques décennies très bouleversées. Né en 1881, Lu Xun (de son nom original Zhou Shuren 周樹人, d'où le nom de famille de son fils) avait vu l'échec d'un mouvement réformiste auprès de la cour impériale en 1898, passé plusieurs années d'études au Japon, vécu la chute de la dernière dynastie, au cours des évènements qui suivèrent le *putsch* militaire à Wuhan en 1911, et servi au ministère de l'Éducation du nouveau Gouvernement républicain toujours menacé. Il s'était associé aux cercles progressistes de l'Université de Pékin et avait commencé à publier des essais dans leurs périodiques. Il avait fait une entrée brillante sur la scène littéraire avec son "Journal d'un fou" paru en 1918. À partir de 1920, il avait enseigné dans plusieurs universités pékinoises. Il était très sollicité en raison de ses connaissances sur la littérature vernaculaire des dix derniers siècles, puisées dans les sources qu'il avait rassemblées depuis son retour du Japon. Ensuite, il s'était lancé à toute allure dans de multiples activités littéraires, comme journaliste, traducteur, auteur de contes, fondateur de sociétés littéraires et éditeurs de douzaines de revues - bref: il se présente comme un homme de lettre qui ne manque guère une occasion de prendre parti et d'attaquer ses adversaires. En 1926 il quitta Pékin, pour échapper aux pressions de plus en plus importantes des seigneurs militaires locaux, et pour vivre tran-

1 Version écrite et légèrement augmentée d'une conférence faite à la Librairie Grande Muraille (Bruxelles), dans le cadre de "La fureur de lire", organisée par le Ministère de la francophonie de Belgique - d'où le mode *ad hominem* qui a été conservé.

quillement avec sa compagne Xu Guangping, laissant derrière lui sa vaste demeure de style traditionnel pékinois, son épouse légitime et sa vieille mère Lu Rui 魯瑞 (1858-1943 – d'où son nom de plume *Lu* Xun). Il passa un semestre à l'Université de Xiamen ("Amoy"), puis continua vers Guangzhou ("Canton"), au Guangdong, la province natale de sa compagne. Or, dans cette ville pourtant avec une assez longue tradition d'ouverture idéologique, il ne tarda pas à avoir des conflits avec l'administration universitaire, sur quoi le couple décida de s'installer dans la grande métropole de Shanghai, capitale du monde de l'édition en Chine depuis le début du siècle. C'est à Shanghai aussi que les persécutions de vrais et supposés communistes de la part du 'Parti nationaliste' *Guomindang* 國民黨 prirent leurs formes les plus sanglantes, ensuite favorisant les antagonismes inconciliables parmi les intellectuels, d'où l'établissement de la Ligue d'écrivains de gauche, organisée par le Parti communiste, dont Lu Xun devint l'adhérent le plus connu, sans jamais être membre du parti. Il fut ensuite victime de différentes tendances au sein de la Ligue, ses fonctionnaires profitant largement de sa notoriété. À côté de l'énorme travail de traduction et de soutien aux jeunes auteurs dans la rédaction des manuscrits et la publication de leurs travaux dans ses revues, il passa beaucoup de temps à se battre dans des conflits très souvent chimériques, et en même temps à se défendre pour se préserver un minimum de temps pour ses activités littéraires. Il n'avait plus écrit de fiction depuis 1924/25, sauf les *Contes anciens à notre manière* (1936).

Quelques amis, les plus proches, pour la plupart des membres de la Ligue d'écrivains de gauche arrivèrent au domicile autour de six heures le matin du 19 octobre il y a exactement 60 ans, Song Qingling 宋慶齡 (1893-1981), la jeune veuve du premier président de la République Sun Yixian 孫逸仙 ("Sun Yat-sen", 1866-1925) et activiste en politique gauchiste, elle-même future vice-présidente de la République populaire, composa la liste du comité de deuil. S'y trouvaient: Cai Yuanpei 蔡元培 (1863-1940), ancien ministre de la culture, originaire de Shaoxing comme Lu Xun, et qui lui avait procuré le poste au ministère, Mao Zedong devenu secrétaire général du Parti communiste l'année précédente, et à l'époque héros de la Longue marche qui venait de se terminer à Yan'an, au nord de la Chine, donc un "grand absent" (d'où les soupçons d'une liste falsifiée), le libraire japonais Uchiyama Kanzô 内山完造 (1885-1959), la journaliste américaine Agnes Smedley qui avait offert à Lu Xun de se faire soigner

aux États-Unis, l'écrivain Mao Dun 茅盾 (1896-1981), voisin de Lu Xun à Shanghai pendant quelques années et critique très connu, le jeune traducteur Cao Jinghua 曹精華 (1897-1987) qui venait de passer plusieurs années en Union soviétique, l'espérantiste et linguiste Hu Yuzhi 胡愈之 (1896-1986), le traducteur japonisant Hu Feng 胡風(1902-1985), fonctionnaire du Parti qui avait initié un débat au sein de la Ligue qui allait être démantelée – ce dernier veilla le corps de Lu Xun les trois jours précédant les obsèques du 22 octobre et s'occupa aussi des affaires administratives et pratiques. Pour finir, figuraient aussi les deux frères cadets de Lu Xun, l'écrivain Zhou Zuoren 周作人 (1885-1967) et le biologiste Zhou Jianren 周建人 (1888-1984). Ce comité, composé de treize personnes au total, rédigea le faire-part officiel du décès de Lu Xun, qui devait être publié dans l'édition du soir de plusieurs quotidiens.

Mais qui était exactement l'homme qui venait de décéder au petit matin du 19 octobre 1936 à Shanghai? Qu'avait fait, en fin de compte, cet homme de lettres pour qu'aussitôt les télégrammes de condoléances affluent dans le petit appartement situé au nord-ouest de la grande ville et que pendant les semaines et les mois à venir, des douzaines, voire des centaines d'articles furent écrits? Était bien une véritable compétition pour savoir qui avait été le plus proche de lui et le plus redevable, apparut une avalanche de relations sur des "dernières rencontres" et des pages de notes de discours directs, sur ce que le défunt avait dit sur ceci et cela, sur celui-ci et celle-là? Quelles étaient pour Lu Xun les sources et les motivations, aussi bien littéraires que moraules? Dans un premier temps, je me propose de vous présenter quelques aspects de ses multiples activités. Nous avons déjà vu que la *vie* d'un écrivain après sa mort est souvent plus longue que son existence physique, c'est pourquoi je vais ensuite vous parler en détail sur ce qui est arrivé après la mort de Lu Xun, et notamment à ses textes – afin de justifier le titre que j'ai donné à ma conférence. Pour conclure, je vais tâcher de montrer pourquoi Lu Xun est un personnage qui mérite intérêt et attention.

2. Éléments biographiques

Issu d'une famille à Shaoxing (province de Zhejiang), Lu Xun est l'aîné de quatre frères, dont un décédé dans son enfance. Cette région appelée *Jiangnan* 江南, c'est à dire 'au sud du fleuve [Yangzijiang]' – région

devenue riche grâce au commerce et aux produits de sa terre, avait depuis un millénaire fourni des fonctionnaires à l'État impérial, les mandarins, en un beaucoup plus grand nombre que les autres régions en proportion – il était donc naturel que le jeune Lu Xun suivît la même voie que ses ancêtres: Formation traditionnelle qui devait le préparer à une carrière dans l'administration impériale, précédée d'examens rigoureux. Cela impliquait, depuis une vingtaine de siècles, d'apprendre par cœur les écrits classiques, à partir de l'âge de trois ou quatre ans, de s'exercer dans la composition de poésies et d'essais en langage classique, et aussi d'assimiler les instruments élémentaires dans la critique des textes. Donc cette formation était essentiellement un entraînement littéraire, voire philologique, conçu pour assurer la transmission des textes et de leur doctrine, pour la plupart de nature hiérarchique et confucéenne. L'attitude du philologue formée dans plusieurs établissements semi-privés et liée à une confiance absolue dans la force de la parole écrite va marquer la vie entière de Lu Xun. Cela prévaut en général et jusqu'à nos jours pour les intellectuels chinois.

Il est inutil de souligner que ces hommes de lettres, parmi eux Lu Xun, ne pouvaient guère contribuer à défendre leur pays de manière efficace contre les canons britanniques. C'est pourquoi l'espoir de beaucoup d'intellectuels chinois se dirigea vers une formation en sciences naturelles au sens occidental. Mais la méfiance du philologue Lu Xun envers celles-ci entraîna sa décision d'abandonner ses études de médecine commencées au Japon. Il est l'auteur d'une formule depuis devenue fameuse: à quoi bon guérir les corps s'ils sont décapités par un régime obscurantiste?

> La première chose à faire, c'était changer leur esprit et, comme le moyen que j'estimais alors le plus efficace pour obtenir ce résultat était la littérature, j'avais conçu le projet de fonder un mouvement littéraire.[2]

Dans ses activités qui suivirent (et qui n'allaient pas prendre la forme qu'il avait imaginée) la recherche d'une littérature étrangère adaptée à ce programme de "changer les idées" et ensuite de "créer des nouveaux êtres humains" va occuper une position tout à fait dominante dans la vie de Lu Xun. Il consacra donc, dès ce moment, la plupart de son temps à la

2 Luxun, *Cris,* tr. par M. Loi & al. (Paris: Albin Michel, 1995), 16.

traduction, et à la littérature des "peuples faibles et opprimés". Les toutes premières traductions - si nous excluons celles de textes de biologie et d'histoire qui sont perdues - furent élaborés en coopération intime avec son frère Zhou Zuoren qui entretemps était venu le rejoindre au Japon. Il y avait une claire répartition du travail en ce qui concerne les sources: moitié-moitié pour les traductions faites à partir du japonais, Lu Xun pour celles de l'allemand, Zhou Zuoren pour celles de l'anglais - s'y trouvaient des auteurs russes (Čechov, Tolstoj), hongrois (Petőfi), polonais (Sienkiewcz) etc. Il n'est pas inintéressant de noter qu'à l'époque l'Allemagne impériale battait tous les records pour la traduction de la littérature contemporaine, étant ainsi bien en avance sur les pays anglophones ou sur le Japon. Donc, Lu Xun, censé apprendre la langue, alors *lingua franca* des sciences naturelles, en tant qu'étudiant en médecine, puisait tout d'abord dans des sources de langue allemande.

Au cours des trente années après sa "conversion à la littérature" (qui en effet était moins une 'conversion' qu'un retour au tempérament formé par son *curriculum* traditionnel), Lu Xun traduira plus de 200 textes, en commençant par Victor Hugo et Jules Verne (du japonais) qui lui semblaient conforme au dogme d'une éducation à caractère scientifique dominant, et terminant par les *Âmes mortes* de Gogol' (depuis une version allemande), peu de jours avant sa mort.

Même si, faute de mieux, la langue originale lui était inaccessible, Lu Xun traducteur agissait toujours en tant que philologue, c'est à dire qu'il insistait toujours sur la connaissance du texte même. Il le faisait aussi dans le cadre du mouvement du 4 mai 1919 quand "l'Occidentalisation totale" était un des mots-clé. Les "-ismes" de toutes sortes (le communisme, le socialisme et l'anarchisme pour ce qui est du système politique, entre autres) et les idéologies circulaient fiévreusement, souvent basées sur des conceptions extrêmement vagues. Pour rendre honneur à un grand Belge, à Maeterlinck, laissez-moi citer un exemple:

> De nos jours, les critiques s'inqigent parce qu'il n'y a pas de bons livres et les écrivains s'indignent parce qu'il n'y a pas de critiques justes. Zhang le Troisième dit que les écrits de Li sont du symbolisme. Li le Quatrième croit donc qu'il fait du symbolisme et le lecteur, naturellement, croit encore davantage qu'il s'agit de symbolisme. Mais qu'est-ce donc que le symbolisme? Jusqu'à présent on n'arrive pas trop à le savoir et il ne reste plus qu'à considérer le livre de Li le Quatrième comme modèle du genre. Voila pourquoi ce qu'on appelle en Chine symbolisme est différent de ce qu'on appelle ailleurs

> *symbolism* [en anglais], bien que le terme chinois soit l'exacte traduction du terme étranger. Comme on entend dire que Maeterlinck est un écrivain symboliste, on décide aussitôt que Li le Quatrième est le Maeterlinck chinois. On peut citer de la même façon le [Anatole] France chinois, le Irving Babbitt chinois [une des initiateurs du *New Criticism* aux États-Unis], le [Vasilij] Kirpotin chinois, le Gor'kij chinois et bien d'autres. Or les traditions [*recte* traductions] des véritables Anatole France, Babbitt et autres sont extrêmement rares en Chine. La rasion en serait-elle que nous avons notre propre 'production nationale'?[3]

– Du reste, Lu Xun lui-même fut surnommé le "Gor'kij chinois", thème élaboré de manière frappante dans l'iconographie luxunienne: nombre de xylographies chinoises réalisées dans les années '50 où la moustache de Lu Xun se triplait de volume!

En ce qui concerne la traduction, l'approche de Lu Xun a néanmoins été populiste. Il a vigoureusement défendu la traduction indirecte (et l'a pratiquée de manière extensive lui-même) contre les attaques sophistiquées et puristes des universitaires, rien que pour faire connaître autant de textes étrangers que possible, et en opposant la "traduction molle" qui visait une quantité maximale à la "traduction raide" qui visait une qualité maximale.[4]

C'est avec le même objectif que Lu Xun s'engagea, après avoir essentiellement contribué à ce que la langue quotidienne soit généralement acceptée comme moyen d'expression écrite, pour des réformes linguistiques poussées: il propose de remplacer les caractères chinois par une latinisation du chinois, afin de rendre accessible l'écriture au plus grand nombre d'illettrés possible.

Un des épithètes les plus connus et divulgés de Lu Xun est celui de "père de la littérature moderne" en Chine. Pourquoi? Il doit ce titre à son fameux "Journal d'un fou", publié en mai 1918, qui figure en première position dans la plupart des histoires de littérature moderne, étant identifié comme première pièce de prose qui se serve avec succès de la langue vernaculaire. Or, pour les intellectuels qui, après la chute de la dernière dynastie impériale en 1911, aspiraient à des changements plus fonda-

3 "Lire un peu", tr. par le groupe "Luxun" de l'Université de Paris-VIII à Saint-Denis, in *La littérature en dentelles* (Paris: Acropole, 1987), 79-80; cf. "Du ji ben shu" 讀幾本書 [En lisant quelques livres, 14 mai 1934], in *Lu Xun quanji* 魯迅全集, 16 vols. (Beijing: Renminwenxue chubanshe,1981), 5:471-2.

4 Cf. "De la traduction 'raide' et du caractère de classe de la littérature" (1930), tr. par M. Loi, *Tel Quel* no 53 (Printemps 1973), 65-71.

mentaux que les modifications des noms des institutions d'État, et qui voulaient "renverser le magasin de Confucius", il était manifeste que la langue classique, difficile à apprendre et pétrifiée dans des formalismes anciens (comparable un peu au latin universitaire du début du 19e siècle), était un des plus importants obstacles à l'éducation élémentaire de l'entière population chinoise, et des citoyens qui ont accès au savoir et savent se former indépendamment une opinion. En 1916, le philosophe et lettré Hu Shi 胡適 (1891-1962) avait formulé son fameux programme de "Huit interdictions", toutes relatives à l'usage nocif de la langue classique.

Mais Lu Xun n'était pas le premier à mettre en œuvre ces idées dans le domaine des belles-lettres: Une étudiante chinoise aux États-Unis, du nom de Chen Hengzhe 陳衡哲 (1893-1976), avait déjà, en 1917, publié un texte de prose qui se savait obligée au programme de remplacer le chinois classique par une forme plus rapprochée au langage parlé. Il est vrai, en outre, que ce texte "Un jour" fut publié dans un périodique de Chinois d'outre-mer publié en Amérique, donc ne fut pas remarqué particulièrement même en Chine. Il est étonnant que tant Lu Xun que Chen Hengzhe tous les deux intiateurs de la littérature moderne, se servent de ce genre littéraire qu'est le journal comme outil. Dans les deux cas, il s'agit de proposer l'expérience individuelle comme substitut à la mémoire collective, telle que transmise par le chinois classique, moyen d'expression de la bureaucratie et du pouvoir. Pour Chen Hengzhe, c'est la condition féminine dans un collège de jeunes filles en Amérique, décrite avec vivacité grâce à une abondance de dialogues et de détails minutieux, de manière tout à fait réaliste. Dans ce compte rendu d'une journée d'étudiantes, nous apprenons que les jeunes filles devaient écrire un essai "sur la deuxième constitution française, à partir d'une citation soit de Rousseau, soit de Montesquieu ou de Voltaire".[5]

Pour Lu Xun, par contre, c'est plutôt la condition chinoise qui l'intéresse, et il la décrit depuis l'intérieur de son protagoniste, en se servant d'un cadre psychologique qui doit beaucoup à la littérature "clinique" produite en Russie au début du siècle: La "folie" du protagoniste consiste en son regard qui pénètre les conventions sociales du *lijiao* 禮教 ('la doctrine de la bonne conduite') et les reconnaît comme règles cannibalistes. Or, finalement le fou est guéri, c'est à dire qu'il accepte les règles.

5 "Yiri" 一日, in *Xiao yudian* 小雨點 (Shanghai: Xinyue chubanshe, 1928), 23.

Les deux pièces de prose, "Un jour" et le "Journal d'un fou", sont précédées d'introductions qui soulignent la valeur documentaire, ainsi proposant le paradigme scientifique alors en vogue, et abondent de formules de modestie: Pour Chen Hengzhe, elle prie de ne pas voir un "conte" *(xiaoshuo* 小說) dans son texte, et pour Lu Xun, il prétend vouloir contribuer aux connaissances en matière de médecine. Certes, les Ann, Betty, Emily et Janice qui apparaissent dans le texte de Chen Hengzhe n'étaient pas vraiment proches du quotidien chinois, mais reste au moins reste le mérite innovateur en littérature et langage, de la part de cette femme souvent négligée.

Il faut bien ajouter que, quand l'occasion s'offrait, Lu Xun n'a pas hésité à affirmer son propre mythe: Prié de composer une anthologie de la Nouvelle littérature, donc celle écrite en vernaculaire, sans trop de réserve il se plaça dans une longue introduction en tête de tous les auteurs, bien qu'il n'ignorait rien du texte de Chen Hengzhe (entretemps publié en Chine).[6]

Quand Lu Xun publia son "Jounal d'un fou", il avait déjà 37 ans et passé près d'une décennie en poste comme fonctionnaire assez comfortable, presque comme une sinecure. Il dévoua son temps libre à des activités de philologue au sens strict, plutôt comparables aux activités habituelles d'un lettré traditionnel qu'à celles d'un révolutionnaire qui consistait à établir une édition critique et annotée d'un poète escapiste du 3e siècle, de Xi Kang 嵇康 (tâche qui l'occupa pendant une quinzaine d'années), fouiller chez les bouquinistes de Liulichang et répertorier minutieusement ses trouvailles, organiser des beuveries entre amis de Shaoxing, avec le fameux vin de riz produit à Shaoxing, son pays natal. Cette période le vit se rendre à la Bibliothèque nationale pour y faire de recherches sur la littérature vernaculaire des dynasties passées, mener des études bouddhiques, et collectionner les gravures de la dynastie des Han – bref, nombre des qualités propres à un philologue qui lui valurent, deux ans plus tard, d'être invité à donner des cours universitaires sur la

6 "'Zhongguo xin wenxue daxi' xiaoshuo er ji xu" 《中國新文學大系》小說二集序 [Préface au deuxième tome de contes de la "Grande anthologie de la Nouvelle littérature chinoise"], in *Lu Xun quanji,* 6:238-65, particulièrement 238-9.

"littérature de fiction en prose", bien qu'il fût déjà connu comme 'le grand auteur de petits contes' (*xiaoshuo dajia* 小說大家).[7]

Bien que ce soit sans doute aux contes et nouvelles que Lu Xun doit sa réputation, ce genre n'occupe qu'une place mineure dans son œuvre: trois quarts environ de ses propres textes publiés avant sa mort (excepté les traductions, qui représentent à elles seules une dizaine de volumes chinois) sont des feuilletons et des essais, une production littéraire qui se développe pendant 30 ans de sa vie, tandis que les contes furent écrits pendant les six ans entre 1918 et 1924. C'est bien dans le genre plutôt impressioniste du feuilleton qu'il développe son tempérament polémique et qu'il a lancé la plupart de ses innovations relatives à la langue. Il commença à utiliser la langue vernaculaire dans des petits textes appelés *suiganlu* 隨感錄 ('notes suivant les émotions'), puis *zagan* 雜感 ('emotions mixtes'): une seule idée ou quelques observations qu'il développe de manière abrégée pour en tirer une conclusion aiguë, des textes élégants et convaincants, mais souvent dessinées en noir-et-blanc, pleins de sarcasmes et d'allusions, soit à des contemporains ou à des textes parmi les plus rares et les moins connus de la tradition littéraire de trois millénaires - nombre de ces allusions n'ont d'ailleurs pas encore été déchiffrées, aussi à cause des fréquentes déformations badines et ironiques.

Gare à celui que Lu Xun avait choisi comme objet d'attaque! Il ne se voyait non pas seulement ridiculisé en public, mais aussi traité "comme un chien qui est toujours battu après être tombé dans l'eau". Il s'agit ici d'un proverbe de la ville natale de Lu Xun, de Shaoxing. La ville n'est pas seulement connue pour son vin, mais aussi pour avoir produit un grand nombre de secrétaires juridique dans l'administration impériale, presents dans toute la Chine depuis un millénaire, beaucoup recherché pour leur capacité à s'exprimer par écrit et pour leur talent à argumenter sans fin, à tel point que l'expression "secrétaire de Shaoxing" (*Shaoxing shiye* 紹興師爺) est devenue, depuis le 14e siècle environ, synonyme d''avocat sophiste' qui n'hésite guère à déformer la vérité pour la rendre utile à sa cause, voire pour un 'menteur qui s'exprime élégamment', et fut par extension, utilisée pour désigner un 'système D' de réseaux mafieux basé

7 Cf. *Xin Qin ribao* 新秦日報 (Xi'an, 30 juillet 1924); repris in *1913-1983 Lu Xun yanjiu xueshu lunzhu ziliao huibian* 魯迅研究學術論著資料彙編, 5 vols., éd. Zhang Mengyang 張夢陽 & al. (Beijing: Zhongguo wenlian chubanshe, 1985-90), 1:63.

sur l'origine géographique. Les contemporains de Lu Xun, non sans admiration, se sont souvent servi de l'expression quelque peu péjorative, surtout depuis 1925: année où il prit parti pour les étudiantes contre une directrice autoritaire de L'Ecole Normale Supérieure des jeunes filles de Pékin, et qu'il entra en contact plus rapproché avec son étudiante Xu Guangping, bien qu'il fût déjà marié depuis 1906 à une certaine Zhu An 朱安 (1878-1947) qu'il n'avait jamais vue avant son mariage (jamais consommé, dit-on), et qui vivait à Pékin, dans le même ménage que lui et sa mère – cette relation fut, à l'époque, jugée plus que scandaleuse.

C'est à partir de cette période que Lu Xun a commencé à couper les contacts avec les intellectuels de tendance plutôt "sinolibérale" (tel le terme proposé par le sinologue américain John K. Fairbank), et à se tourner vers une jeunesse ayant des positions plus radicales.

Dès cette période transitoire où il produisit une série de poèmes en prose, *La mauvaise herbe,* souvent comparée à l'œuvre de Baudelaire et pleine d'images pessimistes, il se lança dans l'étude du marxisme, notamment de sa théorie littéraire, et se mit à traduire Lunačarskij et d'autres théoriciens soviétiques. Les hasards de la vie l'éloignèrent aussi de Pékin et le menèrent à Shanghai, lieu secoué par les controverses idéologiques, mais aussi par les bombes japonaises qui y tombaient en 1931. Là il fréquenta les milieux qui allaient fonder la Ligue des écrivains de gauche et a vécu l'anti-communisme fanatique du Parti nationaliste qui fit entrer le nom de Lu Xun dans l'Index des livres prohibés. C'est à Shanghai aussi que Lu Xun se servit de la plupart de sa centaine de noms-de-plume, et c'est là qu'il mourut, sans doute aussi épuisé non seulement par la leucémie, mais aussi par les querelles quotidiennes auxquelles il faisait front jour après jour. C'est le diagnostic de l'ancien étudiant en médecine, Lu Xun lui-même, qui dans une lettre adressée à sa mère un mois avant sa mort ne cache pas que les controverses ont miné sa santé:

> Effectivement j'ai craché du sang plusieurs fois. [...] Les journaux ont dit qu'il s'agissait d'une maladie mentale. Ce n'est pas vrai, plutôt s'agit-il d'un problème aux poumons qui s'est déjà manifestée il y a une douzaine d'années, d'abord après avoir dû quitter la demeure à Badaowan [où Lu Xun vivait avec son frère et sa famille], puis après la controverse avec Zhang Shizhao [par rapport à l'ENS des jeunes filles]. [...]
> Les maladies poulmonaires ne guérissent jamais complètement, donc il est exclu que je me remette tout à fait. [...] Si l'on regarde les choses telles qu'elles sont,

il n'y pas de danger mortel si un médecin intervient immédiatment. Il n'y pas de quoi à s'inquiéter.[8]

3. Comment un écrivain devient-il tel qu'on le perçoit? – Ou: Les héros les meilleurs sont ceux déjà morts

Nombreux étaient déjà de son vivant les noms et les articles honorifiques dédiés à Lu Xun. Ce phénomène est tout d'abord certainement dû au besoin du grand mouvement reformiste et utopiste du 4 mai 1919 d'avoir des personnages modèles auxquels il était possible de s'identifier, étant donné que la plupart des protagonistes de ce mouvement étaient nés autour de 1890, et donc étaient plus jeunes que Lu Xun d'une dizaine d'années. C'est dû aussi à la vénération du maître par ses élèves, vénération requise dans le code social chinois, et c'est bien-sûr dû aux mérites incontestables de Lu Xun dans le domaine de la littérature moderne – même si, vu de près, ces mérites se présentent un peu différents de ce que les historiens de la littérature font accroire.

Cette idolâtrie s'explique également par le fait que Lu Xun a facilité l'entrée dans le monde littéraire à pas mal de jeunes écrivains, non seulement en faisant l'intermédiaire auprès des maisons d'édition, mais aussi en rédigeant et corrigeant leurs manuscrits souvent mal dégrossis.

Le Comité de deuil formé à l'aube du 19 octobre organisa tout d'abord les obsèques, en prenant soin d'en assurer une publicité aussi large que possible, puis devint le noyau d'un autre comité, chargé à élaborer une édition des œuvres complètes, qui sera publiée seulement deux ans plus tard, en 1938. En même temps, le Parti communiste qui venait d'établir sa base rurale à Yan'an d'où il allait remporter la victoire définitive en 1949, ressentait le même besoin de personnages modèles. En tant qu'étrangers, Marx et Lénine n'étaient ni hors de tout soupçon ni adaptés à chaque occasion, et pour des personnages encore en vie, le secrétaire général Mao Zedong p.ex., il convenait d'adopter une réserve pour ne pas mettre en question les possibles coalitions politiques. Lu Xun, "compagnon de lutte" *(zhanyou* 戰友) du Parti communiste, s'offrait carémment à ce propos. C'est pourquoi le Département de propagande auprès du Comité central se chargea de la commémoration, chaque 19 octobre, de l'anniversaire de sa

8 Lettre à sa mère Lu Rui, 3 sept. 1936, in *Lu Xun quanji,* 13:418-9.

mort. Dans le même temps, l'Académie des Beaux-Arts se vit bientôt accoler le nom de Lu Xun.

À l'occasion du 2e anniversaire de sa mort (donc il y a 58 ans exactement), Mao Zedong prononça un discours sur Lu Xun. Il se servit de formules (du reste tirées d'un article par Mao Dun, autre membre du Comité de deuil) que lui-même allait utiliser à plusieurs reprises, surtout dans ses "Conférences sur la littérature" de 1942 ensuite déclarées doctrine en politique d'arts et littérature, en vigueur jusqu'à nos jours. La formule devenue *locus classicus* se trouve dans "La Démocratie nouvelle" de 1940, maintes fois réimprimée en caractères gras sur la première page de toute publication, même si elle n'était que faiblement relative à l'auteur:

> Lou Sin [Lu Xun] qui représente sur le front culturel l'écrasante majorité du peuple, est le héros national le plus lucide, le plus courageux, le plus ferme, le plus loyal et le plus ardent qui ait jamais livré aussaut aux positions ennemies. La voie dans laquelle il s'est engagé est celle de la nouvelle culture du peuple chinois.[9]

Il est dit que Mao Zedong, dans un instant de faiblesse, prétendait qu'il aurait préféré "devenir un homme de lettres comme Lu Xun" – s'il n'était devenu premier empereur d'une nouvelle dynastie, faut-il ajouter. Heureusement, chacun est, avec pas trop de déviations, resté dans son domaine ...

Même un appareil de propagande, bien organisé et efficace et avec tous les moyens d'un régime totalitaire à sa disposition, n'a pu se dispenser des textes mêmes de l'auteur. Peu après la mort de Lu Xun, Hu Feng déjà mentionné comme membre important du Comité de deuil, se rendit au Japon pour travailler sur les annotations d'une édition des "Œuvres complètes du Grand Lu Xun" (*Dai Rô Jin zenshû* 大魯迅全集). Il prit également une part importante dans l'édition des 20 volumes des "Œuvres complètes". Curieusement, au cours de cette réalisation éditoriale, quelques journaux intimes de Lu Xun disparurent, faisant converger les intérêts privés de sa compagne Xu Guangping et ceux de la propagande du Parti communiste, p.ex. pour occulter toute indication donnant des preuves que cette dernière ne fut pas son épouse légitime.

Les "Citations du Président Mao", diffusées à travers le monde entier et connues sous le nom de "Petit livre rouge", en chinois portent la

9 Mao Tse-toung, *Œuvres choisies,* 5 vols. (Pékin: Éditions en langues étrangères, 1967-75), 2:398.

désignation générique de *yulu* ('paroles rassemblées'), genre avec une longue et prestigieuse tradition qui remonte aux 7e siècle. Il s'agit d'un terme établi pour les collections de paroles prononcées par les maîtres bouddhiques, donc entraîne une connotation clairement religieuse. Les "Citations de Mao", assemblées au début des années 1960, avaient eu des importants précédents avec les recueils de citations de Lu Xun qui parfois même suivent le même modèle de division, avec le Parti en tête – bien évident que "le parti" ne figurait pas parmi les toutes premières préoccupations de Lu Xun. Il existe au moins cinq de ces collections, dont une traduite même en japonais.

Deux vers d'un poème de Lu Xun qui a composé de la poésie durant toute sa vie, pour la plupart en formes classiques, ont été diffusés en millions d'exemplaires calligraphiés par Mao Zedong. Il s'agit des vers suivants:

> Sourcil fier, je défie les mille doigts des dignitaires pointés sur moi
> Front baissé, je me fais de bon cœur le buffle de l'enfant
> Une fois réfugié dans mon petit réduit, ici je fais la loi
> Qu'importent les saisons qui bousculent le temps.[10]

Depuis que Mao Zedong avait donné une interprétation, dictée par un intérêt très évident en disant que dans le deuxième vers "l'enfant" symbolisait le Parti auquel Lu Xun se faisait "de bon cœur le buffle", c'était devenu dans la critique littéraire chinoise convention obligatoire de répéter cette version. Pourtant, se "réfugier" dans "mon petit réduit" pourrait aussi bien être vu comme une fantaisie tout à fait petite-bourgeoise, par Lu Xun devenu père récemment et qui jouait à cheval avec son fils, né en 1929 et alors âgé de trois ans à peine.

La source originale d'un texte, bien évidemment, est le manuscrit. Ceux de Lu Xun sont conservés dans son ancienne demeure à Pékin. Xu Guangping, devenue héritière après la mort de la mère de Lu Xun en 1943, et ensuite de son épouse en 1947, l'avait offerte à la République populaire qui la transforma ensuite en musée, ouvert au public à l'occasion du 20e

10 "En moquerie de moi-même" [12 oct. 1932], tr. par M. Loi, in Luxun, *Poèmes* (Paris: Arfuyen, 1985), s.p. Une autre traduction en français se trouve chez F. Jullien, *Cahiers Luxun 1. Fonctions d'un classique: Luxun dans la Chine contemporaine, 1975-1977* (Lausanne: Alfred Eibel, 1978), 50; et les deux vers, en traduction encore une fois légèrement différente, avec leur interprétation orthodoxe chez Mao Tse-toung, *Œuvres choisies*, 3:97.

anniversaire de la mort de Lu Xun. Pour illustrer quelle haute valeur non pas uniquement philologique les dirigeants de l'État chinois, notamment ceux de la Révolution culturelle, attribuaient à ces pièces, il suffit de lire l'histoire suivante: Le manuscrit du texte "Réponse à Xu Maoyong à propos du Front unique contre le Japon," (3-6 août 1936)[11] concernant le slogan à choisir pour la future politique de la Ligue des écrivains de gauche (du reste même pas de la main de Lu Xun lui-même, mais noté par un autre fonctionnaire, Feng Xuefeng 馮雪峰 (1903-1976), donc d'authenticité douteuse), fut transféré du musée au siège du Comité central en 1966. C'était un document-clé pour justifier la ligne gauchiste de la Bande des quatre. Xu Guangping, furieuse de cet abus d'un manuscrit, demanda en 1968 qu'il soit rendu au musée. En écrivant sa lettre de réclamation au Comité central qu'elle fut – telle la version diffusée après 1979 – victime d'une crise cardiaque qui devait l'emporter deux jours plus tard.[12] L'hagiographie alors atteint son bizarre sommet dans le sacrifice de la vie de sa compagne, sacrifice qui, de plus, s'inscrit dans la récriture officielle de l'histoire après la Révolution culturelle!

Ce même texte avait, du reste, été choisi comme première pièce dans toutes les sélections standards distribuées pendant la Révolution culturelle, suivies de quelques lettres et de feuilletons des dernières années de Lu Xun. Ce n'est qu'à partir de 1973 que le reste de ses œuvres redevint accessible aux lecteurs chinois, et parmi elles notamment les contes.

Or, le moyen le plus sûr pour qualifier Lu Xun comme héros fondateur de la nouvelle République populaire n'était pas forcément l'édition et l'aménagement des textes eux-mêmes, mais plutôt celui qui rend présent un personnage dans la mémoire publique: les images, et autour d'elles, toutes sortes de contes biographiques.

Il est moins difficile pour les images que pour les manuscrits d'y introduire des falsifications, d'autant plus que le sens traditionnel pour la philologie est toujours présent pour empêcher les interventions trop grossières. Regardons une photographie dans le jardin de la villa de Song Qingling (membre du Comité de deuil et veuve du premier président de la

11 "Da Xu Maoyong bing guanyu kang Ri tongyi zhanxian wenti" 答徐懋庸并關於抗日統一戰綫問題, in *Lu Xun quanji* 6:526-544.

12 Zhou Haiying 周海嬰, "Xu" 序, in Chen Shuyu 陳漱渝, *Xu Guangping de yisheng* 許廣平的一生 (Changsha: Hu'nan renmin chubanshe, 1980), 6.

République), prise à l'occasion de la visite de l'auteur de théâtre irlandais George Bernard Shaw à Shanghai en février 1933, photographie qui a subi de retouches assez généreuses. Nous y voyons les membres du Comité de deuil rassemblés: la journaliste américaine Agnes Smedley, proche de Lu Xun pendant ses dernières années, Shaw lui-même, l'hôtesse, l'ancien ministre de la culture Cai Yuanpei, et enfin Lu Xun. Ont disparu les non-gauchistes: Harold Isaacs, un autre américain qui publiait la revue *China Weekly* à Shanghai et avait pris soin de traduire Lu Xun en anglais, puis l'écrivain Lin Yutang, connu en Europe depuis les années '40 et attaqué furieusement par la gauche pour ses pièces humouristiques qui ne faisaient rien d'autre que propager l'idée du "réduit" qu'avait imaginé Lu Xun dans son poème. Il ne s'agit pas du seul exemple de ce genre.

À partir de 1949 – et quelques années avant dans les territoires dits "libérés", c'est à dire contrôlés par le Parti communiste – le rang officiellement accordé au personnage de Lu Xun engendra nombre d'écrits biographiques, genre établi depuis deux millénaires pour la diffusion de l'orthodoxie, quelle qu'elle soit. La spécialisation fut remarquable: livret illustré pour enfants, montrant les plus importantes stations de la passion de Lu Xun, études volumineuses à l'intention des étudiants en littérature, suivant les thèmes indiqués par Mao Zedong. Je cite un exemple, retravaillé selon les besoins de l'idéologie à plusieurs reprises depuis 1947, la "Biographie de Lu Xun" par Wang Shijing 王士菁. Une autre biographie est même devenue disponible en traduction française.[13] La plupart de cette littérature hagiographique fut produite sous l'égide de nombreuses institutions de recherche dédiées uniquement à Lu Xun: une section dans l'Académie des sciences sociales, des bureaux dans la plupart des Académies de sciences au niveau de la province, quatre musées (à Pékin, Guangzhou, Shanghai et Shaoxing) avec chacun un nombre considérable de chercheurs spécialisés, institutions qui publient soit un périodique ou une collection de monographies ou les deux. Les bases de cet appareil qui occupe 2'000 spécialistes environ furent établi avant 1956, durant l'"âge d'or" de la jeune République populaire et avant l'année qui vit les grandes célébration pour le 20e anniversaire de la mort de cet auteur. Une nouvelle édition de ces œuvres a vu le jour en 1956, et de ses traductions en 1958. Aucun

13 Lin Zhihao 林志浩, *La vie de Lu Xun,* 2 vols., tr. par M. Loi & al. (Beijing: Éditions en langues étrangères, 1990), d'après la version de 1984.

auteur du monde, avec l'exception peut-être de Shakespeare et de Goethe, n'a jamais bénéficié d'une telle attention.

Que le "jeune fauve" Yao Wenyuan (un de la future Bande des quatre) donnât sa première grande présentation en tant que critique littéraire sur Lu Xun était signe annonciateur et quelque peu ambigu. Son étude "Lu Xun: géant de la révolution culturelle en Chine"[14] publiée en 1959 entreprend de décortiquer soigneusement tous les éléments de ce qui allait devenir l'orthodoxie en littérature luxunienne - imprimée sur du papier devenu rarissime à une époque où quelques dizaines de millions de Chinois sont en train de mourir de faim. Ce fut le prologue d'un énorme spectacle monté pour le 30e anniversaire de la mort de Lu Xun, c'est à dire il y a 30 ans. Le 31 octobre (le retard sur la date du 19 est dû à des querelles au sein du Bureau politique) quelque 70'000 personnes, la majorité du Bureau politique inclus, se rassemblèrent dans un stade pour célébrer Lu Xun. Parmi les interventions il y eut aussi un discours de Xu Guangping qui indique à quel point Lu Xun était en train de devenir une entité purement propagandiste, complètement détachée de toute réalité historique (Xu Guangping reprend, par ailleurs, la formule "si Lu Xun était parmi nous ..." qu'elle avait fréquemment utilisée, pour ainsi dire à chacun des anniversaires luxuniens depuis 1937):

> Quelle grande joie Lu Xun ressentirait-il s'il pouvait être parmi nous et devenir témoin de tous ces événements [de la Révolution culturelle initiée trois mois avant].[15] [...]
> Je sens profondément qu'aujourd'hui comme dans le passé, c'est le président Mao, notre diregeant le plus grand, le plus respecté et le plus aimé, et personne d'autre, qui a veillé le plus sur Lou Sin [Lu Xun], qui l'a le mieux connu et qui a porté les appréciations les plus justes, les plus complètes et les plus profondes sur lui [...]
> Lou Sin a voué une vénération infinie et une affection sans bornes au président Mao, notre dirigeant infiniment respecté et bien-aimé. [...] Bien qu'à l'époque Lou Sin et le président Mao se trouvassent à deux bouts du pays, il avait son

14 Yao Wenyuan 姚文元, *Lu Xun - Zhongguo wenhua geming de juren* 魯迅—中國文化革命的巨人 (Shanghai: Wenyi chubanshe, 1959); cf. la version française de son discours sept ans plus tard "Célébrer la mémoire de Lou Sin et mener jusqu'au bout la révolution", in *Pékin Information* 3,47 (7 nov. 1966), 15-16.

15 Xu Guangping 許廣平, "Mao Zedong sixiang de yangguang zhaoyao zhe Lu Xun" 毛澤東思想的陽光照耀著魯迅, in *Renmin ribao* 人民日報 no 6689 (Pékin, 1er nov. 1966), 3.

> cœur tourné vers le président Mao et le suivait tojours. Notre grand dirigeant, le président Mao était le soleil de plus rouge dans le cœur de Lou Sin.[16]

– et tout cela sans que Lu Xun n'aît jamais mentionné le nom de Mao dans ses écrits, à l'exception d'un document dont l'authenticité est douteuse! C'est le mérite d'un grand sinologue belge, Pierre Ryckmans, qui sous le nom de Simon Leys (comme révérence envers le héros belge *René Leys* du roman par Victor Ségalen) a publié quelques livres démystifiant la Chine de la Révolution culturelle, dont le plus connu est *Ombres chinoises* (1974). C'est aussi son mérite d'avoir mis le doigt sur certains excès du culte de Lu Xun – observations "hors saison" au milieu des années '70 quand beaucoup étaient croyants-maoïstes.[17] Ses remarques démontrent rétrospectivement de la clairvoyance et provoquèrent alors des réactions furieuses qui ébranlaient les tours d'ivoire de la sinologie universitaire en Occident.[18]

Il n'est pas trop étonnant de constater que ce bombardement du nom de Lu Xun, de ses portraits réalisés dans le style de la galerie formée par Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao, et que le choix très limité de ses textes, n'a pas pu contribuer à une appréciation équlibrée de l'auteur, de la part de la jeunesse d'alors. C'est pourquoi la génération de ceux qui ont été envoyé à la campagne, encore lycéens, ceux qui ont autour de 40 ans aujourd'hui, à très peu d'exceptions, ont une profonde aversion contre Lu Xun qui leur semble être un associé de la Révolution culturelle. Et c'est seulement depuis 1981 (encore un anniversaire: le centennaire de sa naissance!) que les positions orthodoxes envers Lu Xun commencent, petit à petit, à régresser.

Les choses ont quand même bien changé depuis, à tel point que même l'existence de quelques-unes des institutions que je viens de nommer est mise en question, conséquence de l'application des règles capitalistes édictées jusque et y compris dans la recherche littéraire. Mais ce sont toujours les organismes du Parti communiste (dans ce cas: les représen-

16 Cité d'après "À la mémoire de Lou Sin, grand porte-drapeau du front culturel", in *Pékin Information* 3,47 (7 nov. 1966), 13.

17 Voir, tout d'abord, P. Ryckmans, "La mauvaise herbe de Lu Xun dans les plates-bandes officielles", in Lu Xun, *La mauvaise herbe* (Paris: Union générale d'éditions, 1975), 7-51.

18 Cf. P. Forest, *Histoire de "Tel Quel: 1960-1982"* (Paris: Seuil, 1995).

tants du Musée Lu Xun) qui ont la main sur les sources manuscrites. Ceci a été prouvé tout récemment encore quand une maison d'édition provinciale (plus exactement, dans la province natale de Lu Xun) a manifesté l'intention de procéder une nouvelle édition d'œuvres complètes, édition que modifierait les annotations lourdes de considérations idéologiques dans l'édition officielle.[19]

4. Pourquoi Lu Xun?

Bien sûr, nous sommes pas les seuls à commémorer le 60e anniversaire de la mort de Lu Xun. Le "Mensuel des études luxuniennes" a déjà publié en avril un article pour cette occasion[20] – et ce ne sera sans doute pas le dernier: un coup d'œil dans les journaux d'après-demain va être révélateur. L'auteur s'applique à une "Reconsidération de la réforme du caractère national par rapport à la création de Lu Xun" et montre donc de manière exemplaire à quel point une des questions posées par Lu Xun n'a point perdu de son actualité en Chine contemporaine: C'est toujours la réflexion comment il est possible d'intervenir, par des moyens littéraires ou par d'autres écrits, dans une situation souvent vue essentiellement défective – brièvement dit *the obsession with China* dont parle l'historien de la littérature sino-américain C.T. Hsia. Or tel commerce commémoratif ne présente qu'un côté de la medaille. Pour vous donner une idée du type de recherches menées dans cet énorme appareil savant créé pour un seul écrivain, je vais vous énumérer quelques titres d'articles parus depuis les années '70.

- "Sur quelques termes dans la lettre de Lu Xun envoyée à Jiang Yizhi" [sur une lettre de 1904, alors récemment découverte] (1976)[21]

19 Cf. Zhu Xiaofeng 祝曉風, "Shu hai mei chu, zenme jiu cuo le?" 書還没出，怎麼就錯了 [Le livre {i.e. les nouvelles Œuvres complètes} n'est même pas encore sorti, donc où est le problème?], in *Zhonghua dushu bao* 中華讀書報 no 63 (Pékin, 20 sept.1995), et *passim*.

20 Wang Shijing 王士菁, "Zailun gaizao guominxing wenti he Lu Xun chuangzuo" 再論改造國民性問題和魯迅創作, *Lu Xun yanjiu yuekan* 魯迅研究月刊 no 168 (4/1996), 12-18.

21 Jiang Yanming 蔣燕明, "Lu Xun gei Jiang Yizhi de xin zhong de ji ge ciyu" 魯迅給蔣抑卮的信中的幾個辭語, *Yuwen zhanxian* 語文戰線 3/1976, 47-52.

- "Une missive aiguë lancée contre la Bande des quatre – lecture de deux lettres récemment découvertes de Lu Xun à Ouyang Shan" (1977)[22]
- "À propos d'un fragment poétique par Lu Xun écrit à Tôkyô en 1907" (1978)[23]
- "Lu Xun et l'Armée rouge des ouvriers et paysans" (1981)[24]
- "Lu Xun comme acheteur et collectionneur de livres" (1981)[25]
- "Lu Xun et Vasilij Erošenko" [un poète ukrainien écrivant en espéranto] (1982)[26]
- "Comment Lu Xun a aidé les jeunes dans le travail d'écriture" (1983)[27]
- "Essai sur la prononciation du caractère 'Q' dans la 'Véridique histoire d'A Q'" (1983)[28]
- "La controverse de Liang Shiqiu avec Lu Xun a-t-elle effectivement ses origines dans les problèmes de la traduction?" [voir en-haut, sur la "traduction molle" et la "traduction raide"] (1995)[29]

22 Lu Yan 魯彥 & al., "She xiang 'sirenbang' de lijian – du xin faxian de Lu Xun zhi Ouyang Shan de liang feng xin" 射向「四人幫」的利簡一讀新發現的魯迅致歐陽山的兩封信, *Geming wenwu* 革命文物 1/1977, 44-57.

23 Xu Chongqing 徐重慶, "Guanyu Lu Xun 1907 nian zai Dongjing zuo de yi shou yishi" 關於魯迅1907年在東京作的一首佚詩, *Hu'nan shiyuan xuebao* 湖南師院學報 3/1978, 54-59.

24 Li Weisong 李維松, "Lu Xun yu gongnong hongjun" 魯迅與工農紅軍, *Fujian ribao* 福建日報 (Fuzhou, 21 sept. 1981), 3.

25 Chen Xiaohua 陳曉華, "Lu Xun mai shu he cang shu" 魯迅買書和藏書, *Guitu xuekan* 貴圖學刊 (Guiyang) 4/1981, 24-35.

26 Ge Baoquan 戈寶權, "Lu Xun he Ailuoxianke" 魯迅和愛羅先珂, *Beijing shida xuebao* 北京師大學報 6/1982, 25-32.

27 Chen Gensheng 陳根生, "Lu Xun fudao qing shao nian xiezuo de gushi" 魯迅輔導青少年寫作的故事, *Yuwen jiaoxue* 語文教學 no 9 (1983), 30 ss.

28 Xie Dexian 謝德銑, "Shilun 'A Q zhengzhuan' zhong 'Q' zi de duyin" 試論《阿Q正傳》中「Q」字的讀音, *Shaoxing shizhuan xuebao* 紹興師專學報 2/1983, 35-38.

29 Liu Yansheng 劉炎生, "Liang Shiqiu he Lu Xun zhenglun de qiyin ji fanyi wenti de shifei" 梁實秋和魯迅爭論的起因及翻譯問題的是非, *Guangdong Lu Xun yanjiu* 廣東魯迅研究 no 32 (Guangzhou, 3/1995), 26-30.

Si vous avez l'occasion d'ouvrir le "Quotidien du peuple" lundi prochain, vous y verrez sans doute nombre d'articles écrits à l'occasion du 60e anniversaire de son décès. Peut-être que parmi ces articles se trouvera un signé même par un membre du Bureau politique.[30]

Vous vous demanderez peut-être, après ce tour d'horizon un peu iconoclaste, à quoi bon de lire Lu Xun de nos jours, et en plus de le lire dans sa version traduite. Tout d'abord, le fait que nous nous trouvons ici prouve de façon convaincante que même une quaraintaine d'années de propagande luxunienne n'ont pas réussi à faire tomber dans l'oubli cet auteur.

Ce que nous pouvons apprendre de Lu Xun c'est une immense réceptivité et ouverture d'esprit qui rendent minuscules les efforts de la plupart des intellectuels occidentaux s'estimant cosmopolites. Pour en donner une illustration, jetons un coup d'œil dans sa bibliothèque privée (minutieusement cataloguée, grâce à l'appareil de recherche mentionné ci-dessus): Nous y trouvons, à part les ouvrages chinois bien-sûr, des livres

30 Il se fait que le 60e anniversaire de Lu Xun, cette année-ci et contrairement aux précédentes, se voit complètement noyé dans les commémorations pour le 60e anniversaire de la liaison du 1er corps de l'Armée rouge avec le 2e et 4e, évènement qui conclua la Longue marche en octobre 1936, à Huining 會寧 (province du Gansu). Le quotidien officiel du parti ne fait que rendre honneur au photographe de la dernière prise de Lu Xun vivant – au moins arraché de l'anonymat dans un contexte qui rarement livre les noms d'auteur –, par Rong Zuli 容祖禮, "Yongheng de shunjian – Sha Fei paishe Lu Xun de zui hou liuying" 永恆的瞬間 – 沙飛拍攝魯迅的最後留影 [Un instant éternifié: La dernière photographie de Lu Xun prise par Sha Fei], *Renmin ribao* 22 oct. 1996, article accompagné d'un récit sur une visite au Musée Lu Xun de Pékin, tout récemment rénové et réaménagé (Wang Xin 王辛, "Jin fang Lu Xun bowuguan" 近訪魯迅博物館, *ibid.)*. Les journaux de province comme ceux de second ordre en font tout autant, tel Zhao Ting 趙婷, "Yongyuan de Lu Xun, yongheng de jingshen" 永遠的魯迅，永恆的精神 [L'éternel Lu Xun et son immortel esprit], *Jinghua zhoumo* 京華週末 [*Beijing ribao* fukan 《北京日報》副刊] no 294, 18 oct. 1996. Voir aussi Yan Lieshan 鄢烈山, "Lu Xun, weida de aiguozhe" 魯迅，偉大的愛國者 [Le grand patriote Lu Xun], *Nanfang zhoumo* 南方週末 (Guangzhou) 18 oct. 1996. Ou se pourrait-il que, pour ne pas faire apparaître des conflits entre deux célébrations, l'anniversaire luxunien ait tout simplement été reporté d'une dizaine de jours? Une éloge, publiée avec d'autres articles ayant trait à Lu Xun, du travail par le Musée Lu Xun commençant par "d'ici exactement 60 ans [...]" de Li Wenru 李文儒, "Zui hao de jinian" 最好的紀念 [La meilleure forme de commémoration], *Renmin ribao* 29 oct. 1996, pourrait l'indiquer.

en langues japonaise, allemande, russe, anglaise, française, italienne, coréenne, et en espéranto. Lu Xun, ancien étudiant au Japon, connaissait très bien le japonais – si bien qu'il s'en servait, de temps en temps, pour écrire des feuilletons en japonais[31] –, il maîtrisait assez bien l'allemand pour traduire un grand nombre d'œuvres littéraires de cette langue, et il savait un peu le russe, assez bien pour consulter le texte original si la traduction allemande lui semblait douteuse. Ses connaissances du russe par rapport à l'allemand ont été systématiquement obscurcies pendant les années '50, pour des raisons qui ne demandent pas d'explication supplémentaire.[32] Dans sa collection, nous trouvons p.ex. une dizaine d'ouvrages comportant des xylographies dues à Frans Masereel, le célèbre artiste d'origine belge, souvent en éditions limitées et numérotées que lui avaient procuré des étudiants chinois séjournant en Europe.[33] Nous y trouvons un grand nombre d'ouvrages de littérature russe dans des traductions allemandes, par Andreev, Čechov, Dostoevskij, Gor'kij, Arčibašev, Gogol', Herzen, Korolenko, Turgenev, etc., ainsi que des auteurs soviétiques comme Fadeev, Gladkov, Ėrenburg etc. Nous y trouvons les poèmes de Heine que Lu Xun aimait beaucoup et qu'il a traduit en chinois classique, ainsi que Goethe, Schiller, Kleist et son contemporain Tuchol-

31 Voir *Lu Xun Riwen zuopin ji* 魯迅日文作品集 [Collection des œuvres de Lu Xun écrites en japonais] (Shanghai: Wenyi chubanshe, 1981, 2e éd. 1993), dont le titre est calligraphié par Song Qingling.

32 Voir Feng Zhi 馮至 & al., "Wusi shiqi Eluosi wenxue he qita Ouzhou guojia wenxue de fanyi he jieshao" 五四時期俄羅斯文學和其他歐洲國家文學的翻譯和介紹 [Traduction et présentation de la littérature russe et des littératures européennes à l'époque du 4 mai], *Beijing daxue xuebao* 北京大學學報 2/1959. Voir aussi le frère de Lu Xun, Zhou Zuoren, qui livre la preuve de ses excellentes connaissances d'allemand ("Dewen shu" 德文書 [Livres en langue allemande], in *Lu Xun de gujia* 魯迅的故家, Shanghai: Wenyi chubanshe, 1956). Le malentendu en ce qui concerne l'importance de sources russes, voire soviétiques, se voit répété et dissimulé jusqu'à présent, comme chez Wang Zhenxing 王振星, "Lu Xun yu dianying" 魯迅與電影 [Lu Xun et le cinéma], *Renmin ribao* 29 oct. 1996, qui se réfère à une remarque de Xu Guangping faite dans les années '50: "En ce qui concerne les films soviétiques, Lu Xun n'en voulait absolument pas manquer aucun. Pour les voir, nous allions à chaque cinéma, sans nous préoccuper de la distance."

33 *Lu Xun shouji he cangshu mulu* 魯迅手跡和藏書目錄 [Répertoir manuscrits de Lu Xun et de sa bibliothèque privée], 3 vols. (Beijing: I bowuguan, 1959), 3:17.

sky, essaiste qui pourrait être le frère cadet de Lu Xun vu son style et tempérament très pareils. On y trouve de la littérature finlandaise, hongroise, norvégienne, et américaine, avec les romans de Upton Sinclair (eux-aussi en traduction allemande). Mais le médecin manqué n'a pas oublié son intérêt scientifique. C'est pourquoi nous y trouvons un "Initiation à l'électrochimie", une "Introduction à la procréation des monocellulaires",[34] et même une maquette dépliable d'un homme et d'une femme, à l'intention des étudiants en médecine.[35]

Aussi les contacts sociaux que Lu Xun entretenaient sont impressionants: de Paul Vaillant-Couturier à Romain Rolland (par intermédiaires), du jeune sanskritiste et traducteur Xu Fancheng 徐梵澄 né en 1909 au sinologue tchèque Jaroslav Průšek (1908-80), du petit-cousin de son épouse légitime qui tâchait de s'installer à Shanghai à une bonne, originaire de sa ville natale, échappée d'un mariage traditionnel.

Lu Xun est un grand combattant, c'est vrai, ici la propagande n'a pas tort. Mais parmi ses ennemis les plus dangereux, nous trouvons ni adversaire politique ni même un parti, mais plutôt son propre désespoir. C'est envers ceux qui risquent de devenir lâches, à ceux qui se livrent à une introspection de potentiel destructif que Lu Xun lance ses *Cris,* pleins d'encouragements – tel le titre de sa collection plus connue de 1922. Et lui-même parle souvent sans ambiguïté de ses propres états d'âme sombres et dépressifs, notamment dans son recueil *La mauvaise herbe* (1927), du "grand serpent venimeux enlaçant mon âme".[36] Lu Xun a également eu de grandes affinités avec les héros anarchistes de la littérature russe qui, voyant leur échec imminent, s'abandonnent aux tentations de destruction du monde et de soi-même.

La mort prématurée de Lu Xun, il y a 60 ans, et son refus de se reposer physiquement ressemblent à de l'auto-destructions, phénomène dû à une naïveté politique parfois émouvante qui ne voulait croire ni voir que les intrigues parmi les fonctionnaires du Parti communiste visaient tout

34 Cf. aussi Lu Xun, "Shumu liang jian" 書目兩件 [Deux répertoires de livres; 1904], *Lu Xun yanjiu ziliao* 魯迅研究資料 vol. 4 (Tianjin: Renmin chubanshe,1980), 99-111.

35 B. Traber, *Die Anatomie der Geschlechter.* Mit Abbildungen und zwei zerlegbaren Modellen (Mann und Weib) für Lehrer, Sanitätskolonnen, Naturheilkundige, Lazarettgehilfen, etc. (Berlin: Bermühler s.a. [ca. 1902]).

36 Luxun, *Cris,* 17.

d'abord le pouvoir, et rien d'autre. Qu'aurait-il pensé s'il avait su que la librairie étrangère à Shanghai, du nom bizarrement composé de *Zeitgeist Bookstore,* était un repère où l'on conspirait pour les services secrets? C'est dans ces locaux que l'on accorda à Lu Xun la possibilité d'organiser une exposition de gravures et de xylographies de la célèbre artiste pacifiste Käthe Kollwitz, en 1933. Une certaine "Mme Hamburger" que Lu Xun estimait être la propriétaire du lieu, était en réalité Mme Ruth Werner (née Kuczynski, alors mariée avec Rolf Hamburger) espionne à la solde de l'Union soviétique, dirigée par le fameux Richard Sorge, tandis la propriétaire au sens légal fut Isa Wiedemeyer, très probablement espionne elle-aussi. Parler de ces histoires est toujours *anathema* en Chine, et le restera probablement pendant quelque temps.

Dans ses nouvelles, surtout celles de *Cris,* Lu Xun montre une parfaite maîtrise du style. Il nous emmène dans la Chine profonde, voire "la Chine éternelle", et crée une atmosphère dense, décrite en peu de traits, avec un étonnant penchant vers la technique du *leitmotiv.*

> Le bourg de Lu est un petit trou perdu qui garde ses habitudes archaïques. La première veille n'est pas terminée que chacun ferme sa porte et s'endort. Seuls, deux lieux restent éveillés: la taverne Prosperité, où quelques joyeux copains de beuverie, en cercle autour du comptoir, mangent et boivent avec entrain, et séparé de la taverne par une simple cloison, le logis de Quatrième Belle-sœur Shan, qui elle aussi se couche tard, car elle est veuve depuis deux ans et c'est son travail de fileuse qui lui permet d'élever son fils, un enfant de trois ans.[37]

Bien que ce soit toujours sa ville natale qui soit source de son inspiration (ici devenue "le bourg de Lu"), ses protagonistes sont des caractères de portée universellement humaine. Ce sont des gens ordinaires en proie à un sort souvent misérable, et qui pour survivre se livrent à des conceptions illusionistes et fantaisistes d'eux-mêmes, comme le fait son fameux héros A Q:

> Avec tout cela, il aurait pu être un "homme accompli", mais malheureusement son physique n'était pas impeccable. Le point le plus délicat, c'était son crâne, marqué depuis on ne savait quand par les cicatrices de la teigne. Qu'elles fussent sur son propre corps ne semblait pas les rendre nobles pour autant aux yeux d'A Q, car il avait banni de son vocabulaire tout ce qui ressemblait de près ou de loin au mot "teigne" et même, par la suite, il avait étendu son tabou à "luisant, brillant", pour finir par interdire aussi "lampe" et "bougie". Si

37 "Demain", in *Cris,* 69.

> quelqu'un violait le tabou, que ce fût intentionellement ou non, toutes les cicatrices du crâne d'A Q s'enflammaient sous le coup de la fureur. Il toisait le coupable, supputant ses capacités. Si l'autre n'avait pas la repartie facile, il l'insultait; s'il n'avait pas l'air agressif, il le frappait. Seulement - allez savoir pour quelle raison - c'est presque toujours A Q qui avait le dessous.[38]

L'objectif de Lu Xun reste de "changer les idées" pour "créer un nouvel être humain", réveiller ses contemporains de leur immobilisme et de leur paresse spirituelle et intellectuelle. La présence de métaphores acoustiques dans son œuvre est frappante. Je vais vous livrer le passage le plus connu qui montre déjà le doute quant à la peine et quant à l'effort nécessaires pour s'engager dans la voie des changements. (C'est Lu Xun tel qu'il se présente à ses lecteurs, dans la préface à sa fameuse receuil, qui parle.)

> - Imagine une chambre avec des murs en fer, absolument indestructibles et sans aucune fenêtre. Imagine là-dedans des gens profondément endormis qui ne vont pas tarder à mourir asphyxiés, mais qui, passant ainsi de l'inconscience de leur sommeil à la dissolution de leur être, ne ressentiront rien de l'angoisse de mourir. Et toi maintenant, tu veux te mettre à crier, à réveiller quelques-uns d'entre eux, ceux qui ont le sommeil le plus léger. Tu obliges cette minorité de malheureux à souffrir les affres de leur mort proche et inéluctable. Crois-tu donc que ce soit leur rendre service?
> - Mais si quelques-uns se réveillent, tu ne peux absolument pas dire qu'il n'y a aucun espoir de détruire cette chambre aux murs de fer.
> Oui, en dépit de ma conviction, pour ce qui était de l'espoir, on ne pouvait pas l'écarter de l'emblée, parceque l'espoir appartient à l'avenir.[39]

Le doute, le sentiment d'être perdu et solitaire, et le désir passionné de trouver des idées à s'y associer, font aussie de Lu Xun un auteur moderne au sens philosophique du terme.

L'utilisation et l'abus de Lu Xun par le Parti communiste n'a pas seulement eu des désavantages, mais a contribué aussi à faire connaître le nom de l'auteur au point que nous disposons de bon nombre de traductions à l'intention des lecteurs occidentaux: une grande édition en anglais, en 4 volumes, fut réalisée à Pékin, pour le 20e anniversaire de la mort de Lu Xun en 1956.[40] Pour les pays francophones, Michelle Loi a fait un travail

38 "Histoire d'A Q: véridique biographie", *ibid.*, 136.

39 *Ibid.*, 19-20.

40 Cette édition anglaise, due au couple de grands traducteurs Dai Naidie 戴乃迭 et Yang Xianyi 楊憲益 ("Gladys Yang" et "Yang Hsien-i"), a été traduite en fran-

volumineux de présentation de toutes les facettes de cet auteur, avec comme résultat près d'une vingtaine de volumes traduits par elle ou sous sa direction, dispersés chez maintes maisons d'édition et malheureusement jamais rassemblés, donc souvent difficilement accessibles. Pour la langue allemande, une édition en six volumes vient de sortir, malheureusement négligeant le polémiste souvent injuste.

Une assez bonne situation de sources se présente pour les sinologues: Aucun auteur de ce siècle n'a été si bien étudié et ce, dans tous les détails de sa création littéraire, de sa biographie et de l'histoire de son édition, de sorte que nous sommes au courant de presque tout de sa vie heure par heure. Plus d'un millier des lettres de Lu Xun sont conservées (ce qui est malgré tout peu par rapport aux 5'000 qu'il a probablement écrites). Celles-ci sont soigneusement annotées et la plupart des personnages et des ouvrages évoqués sont identifiés. Quant à son journal tenu de façon minutieuse à la manière traditionnelle, celui-ci comporte des notes quotidiennes toujours précédées d'un caractère indiquant le temps qu'il faisait, et des rapports courts et secs de peu de lignes, écrits en chinois classique. Tout cela présente une vraie mine, loin d'être épuisée, pour reconstruire les milieux littéraires de l'époque, même si cela se fait aux dépens d'autres auteurs contemporains de Lu Xun qui sont peut-être tout aussi intéressants que lui.

Épilogue

Lu Xun était un homme de lettres au sens strict, l'expression écrite était, et dès l'âge de quatre ou cinq ans, chose toute naturelle. Peut-être serait-il intéressant de parcourir rapidement le tout dernier document écrit de sa main. (Il avait, pendant sa maladie, souvent dû recourir à l'aide soit de Xu Guangping soit d'autres amis qui écrivaient d'après sa dictée.) Il s'agit d'un billet en japonais, écrit le 18 octobre et adressée à son ami proche Uchiyama Kanzô, libraire à Shanghai depuis une vingtaine d'années et dont la boutique servait souvent de refuge à Lu Xun en période de crise politique. Il faut savoir qu'à l'époque les librairies n'étaient pas uniquement des lieux où se vendaient et s'achetaient des livres, mais aussi des points de rencontre pour tous ceux qui écrivaient ou s'intéressaient à la littéra-

---

çais comme *Œuvres choisis,* 4. vols. (Beijing: Éditions en langues étrangères, 1981; 2e éd., 1990) – à l'occasion du centennaire de la naissance de Lu Xun!

ture, et donc avaient un rôle comparable à celui des cafés en Europe, depuis le dernier siècle. Lu Xun écrit à son ami: "Chef respecté: Encore avant minuit, ma toux s'est à nouveau aggravée. C'est pourquoi je me vois dans l'incapacité de respecter notre rendez-vous de 10 heures, et j'en suis désolé. Pourriez-vous donner un coup de téléphone à M. Sutô [Iozō 須藤五百三, le médecin japonais qui le traitait] et lui dire qu'il vienne rapidement me voir. Je vous salue en toute hâte. / L [en écriture latine], 18 octobre."[41] D'après ce que Xu Guangping raconte, Lu Xun était déjà si affaibli qu'il lui fallait corriger presque chacun des caractères – cela se voit dans le manuscrit –, mais, manifestement, il avait cette fois-ci refusé son aide. En fin de compte, c'est lui qui appela le médecin, vers 6H30 du soir. Et ce n'est pas par hasard que ceux qui étaient ses plus proches amis, pendant ses dernières heures, n'étaient pas des Chinois. L'ami le plus fiable était un Japonais, lui même exilé de son pays qui se trouvait dans une grande fureur militariste, à l'époque, tandis Lu Xun se trouvait en exil dans son propre pays, donc en "exil intérieur". C'est seulement après sa mort que les fonctionnaires du Parti communiste arrivèrent, et l'impression n'est pas tout à fait fausse qu'ils se mirent à découper le cadavre – ils l'ont fait avec quelque succès, malheureusement. Mais il n'ont pas réussi à le détruire complètement: Lu Xun est toujours vivant. C'est pourquoi nous sommes ici, et c'est pourquoi il vaut la peine de le relire, de le relire en dépit des images propagandistes, et peut-être même d'apprendre quels sont les dangers intellectuels et psychologiques d'une perte de soi-même dans un engagement fût-il bonne foi.

Donc, je ne puis que me joindre au philosophe Louis Althusser en disant: "Lisez Lu Xun!"[42]

41 *Lu Xun nianpu* [Biographie chroniquée de Lu Xun], éd. Li Helin & al., 4 vols. (Beijing: Renmin wenxue chubanshe, 1981-84), 4:392.

42 Luxun, *Pamphlets et libelles,* éd. & trad. par M. Loi (Paris: Maspero, 1977), page de couverture.